

“là où il subsiste des animaux en milieu naturel, le tourisme tend à se développer

«Je vis sur l'atoll de Rangiroa. Il s'agit d'une très ancienne île volcanique qui appartient au plus grand archipel de Polynésie, les Line Islands, constitué d'îlots coralliens à fleur d'eau. C'est assez spécial comme lieu d'habitation. Il n'y a aucun relief, la bande de terre ne mesure que quelques centaines de mètres de large, on ne peut pas être plus au milieu de l'océan je crois. Rangiroa est un atoll immense qui mesure près de 200 kilomètres de pourtour, mais les habitations se concentrent sur un segment d'une vingtaine de kilomètres, où vivent 3 000 personnes à l'année. Cette bande côtière est coupée par des passes, failles naturelles qui relient le lagon intérieur à l'océan et permettent la communication entre les deux écosystèmes.

Si l'on ne ressent pas un intérêt profond pour le milieu océanique, il est difficile de rester ici. Des gens ont parfois un coup de cœur pour la beauté des paysages et tentent de s'installer, mais ils s'ennuient rapidement.

La zone principale où s'exercent les activités de plongée touristique est petite et centrée autour de la passe Hiria, ou passe de Hiria, au nord de l'atoll. La topographie locale n'a pas grand-chose à voir avec les zones littorales européennes : la terre est séparée de l'océan par un récif qui se prolonge en un plateau étroit, d'une profondeur comprise entre 4 et 15 mètres, et puis ça descend très vite, jusqu'à 2 000 mètres. Des structures coralliennes sont

présentes autour de la passe mais ce ne sont pas les plus vivantes ni les plus colorées de Polynésie, car elles sont soumises à des effets mécaniques constants liés aux courants et à la houle ; seuls les coraux les plus compacts et les plus résistants parviennent à se développer ici. Par contre, c'est un endroit idéal pour observer la grande faune marine.

Les mythes populaires ont ancré dans l'imaginaire collectif une opposition simpliste entre les dangereux requins et les gentils dauphins. Un film comme *Les Dents de la mer* (1975) a diabolisé le terrible requin mangeur d'hommes, et l'on interprète à tort l'expression faciale du dauphin comme bienveillante – c'est le fameux pseudo-sourire du dauphin, qui n'est rien d'autre qu'une projection anthropomorphique. En réalité, ces animaux présentent de fortes similitudes : les requins sont des prédateurs remarquablement adaptés à leur milieu naturel, mais les dauphins également. Le grand dauphin que l'on trouve à Rangiroa peut mesurer jusqu'à 3,30 m et peser 450 kilos, il occupe à peu près la même position dans la chaîne trophique que le requin gris ou le requin soyeux.

On observe également des baleines en saison, principalement la baleine à bosse, facile à identifier grâce à ses longues nageoires pectorales. Cette baleine passe l'été austral en Antarctique, où elle s'alimente, et à l'arrivée de l'hiver elle migre vers les eaux tropicales où l'on peut croiser sa route entre juin et novembre, ce qui correspond à sa période de reproduction.

L'une des institutions de Rangiroa est le Raie Manta Club, le premier centre de plongée créé en 1985. Pour ma part, j'ai commencé à venir régulièrement dans l'île à partir de 2009. Les raies mantas étaient encore nombreuses, on les voyait autour des bateaux au mouillage. Aujourd'hui, il faut s'accrocher pour en voir une aux abords de la passe ; certains disent qu'elles ont migré vers des spots à l'intérieur du lagon, mais je n'en sais rien.

Quand j'étais petite, j'ai été marquée par un film de Luc Besson,

Atlantic (1991), où l'on voyait un "mur de requins gris", une scène filmée à Tiputa. Aujourd'hui les requins sont toujours présents mais ils sont déplacés dans la colonne d'eau, ils sont descendus.

Comme partout ailleurs, la région souffre de la surpêche. Une fois par mois, à Rangiroa, se pratique la pêche au bec de cane, un poisson très apprécié aux Tuamotu car c'est l'une des rares espèces non "ciguatérée". La ciguatera est une toxine sécrétée par certaines algues symbiotiques des coraux, quand ces derniers sont stressés par des modifications de leur environnement affectant notamment la température ou l'acidité de l'eau; cette toxine est absorbée par les poissons corallivores et sa concentration augmente dans les tissus des poissons prédateurs. La ciguatoxine est nocive pour les humains, avec des effets directs sur le système nerveux. C'est ce qui explique que le barracuda, par exemple, haut placé dans la chaîne alimentaire, est impropre à la consommation.

Je travaille dans le secteur scientifique et associatif et suis en train d'écrire une thèse en éthologie sur les relations entre les dauphins et les plongeurs sous-marins. Ce thème s'inscrit dans un courant de recherches plus large. La pression des activités humaines sur la faune sauvage s'accroît partout dans le monde et, là où subsistent des animaux en milieu naturel, le tourisme tend à se développer. Un certain nombre de chercheurs se penchent donc sur les interactions entre les humains et les autres animaux, afin de veiller au bien-être animal et de limiter les dangers pour les observateurs.

Le grand dauphin est réputé avoir un comportement flexible et opportuniste. Là où les raies mantas semblent s'être purement et simplement éloignées de la passe de Tiputa, une partie des dauphins s'est arrangée de la présence des plongeurs et vient interagir avec eux. Cependant, j'ai remarqué qu'il ne fallait pas raisonner en termes d'espèces, c'est une approche trop généraliste, et qu'il convenait de tenir compte des variations comportementales

individuelles. Ainsi, certains dauphins ont tendance à éviter les humains et à se tenir à l'écart des embarcations. Ceux-là, on les repère à la jumelle en surface mais ils ne se laissent pas approcher. D'autres individus, habitués voire conditionnés depuis tout jeunes, vont tolérer ou rechercher un contact. Un phénomène intéressant a été étudié en Australie : peu de temps après le démarrage d'activités touristiques ciblant l'observation des dauphins, un cinquième de ces derniers a déserté la zone. C'est l'ambiguïté de ce type de sites. Nous cherchons à rencontrer le monde sauvage, or celui-ci se rétracte à mesure que nous avançons.

Et puis, il y a des malentendus. Les humains ont souvent une curiosité spontanée pour les dauphins, ils les considèrent comme des amis et veulent s'en approcher. Ils leur attribuent des états émotionnels semblables aux leurs. Le dauphin, réciproquement, voit le monde de manière "delphinocentrique" et peut finir, s'il devient trop familier avec nous, par "delphinomorphiser" les plongeurs. J'ai déjà vu des femelles dauphins tourner autour des plongeurs et, comme elles n'obtenaient pas ce qu'elles voulaient, se mettre à devenir insistantes, à les pousser, à leur envoyer des chocs sonores sur la tête. Même chose chez les mâles. Les grands dauphins sont bagarreurs, ils ont le corps couturé de cicatrices. Et l'humain peut être appréhendé comme un rival. Il arrive qu'un dauphin charge ou vienne claquer des mâchoires près de vous. Dans ces cas-là, les plongeurs expérimentés comprennent qu'il ne faut pas insister et qu'il est préférable de s'éloigner. Mais d'autres pensent au contraire que le dauphin arrive vers eux, avec ses nageoires écartées, sa posture verticale, à la façon d'un type avenant qui voudrait vous serrer la main. Erreur ! Le dauphin est alors en position dominante. Comme la plupart des gens vivent désormais en ville, j'ai l'impression qu'ils sont moins intuitifs, qu'ils ont plus de mal à interpréter correctement les signaux que leur adressent les animaux.

Sur un site comme Rangiroa, nous sommes placés devant une

alternative. Soit nous développons une stratégie, déjà employée en milieu captif, relevant de ce qu'on appelle le *conditionnement opérant* ; c'est-à-dire que nous motivons les dauphins à se montrer avec une certaine régularité aux touristes, afin que les attentes de ceux-ci soient comblées. Soit nous considérons que nous tenons là une occasion de sensibiliser le public et de lui transmettre une meilleure connaissance du monde sauvage, en essayant d'exercer sur ce dernier le moins de pression possible, et donc en renonçant au contrôle pour tisser des liens plus subtils. C'est la deuxième voie que j'ai envie d'approfondir.»

– Pamela Carzon, chercheuse en biologie marine habitant la Polynésie.

“les animaux, je vois de l'espoir au fond de leurs yeux

«J'ai du retard, parce que les braconniers ont encore frappé cet après-midi. Ils ont abattu un impala. J'ai dû me rendre sur place afin d'identifier la carcasse, le type de balle utilisée, et collecter les indices laissés sur la scène du crime.

Notre réserve se trouve au Zimbabwe, à 15 kilomètres des chutes Victoria. Nous avons ici des buffles, des lions, des léopards, des éléphants, des crocodiles, des hippopotames, des rhinocéros noirs. Les oiseaux les plus présents sont les chouettes, les zanzous ou encore les aigles pêcheurs, qui ressemblent à l'aigle américain. Ces animaux évoluent en liberté sur les 6000 hectares de la réserve et nous autres rangers vivons parmi eux. En général, ils sont assez timides et déguerpissent dès qu'ils nous entendent arriver ; les léopards en particulier évitent le contact. Les rhinocéros sont plus tranquilles et ne se donnent pas la peine de bouger. Ils se sont habitués à ma présence, reconnaissent mon odeur et me laissent les approcher. Tant que vous ne mettez pas les pieds dans l'eau, les crocodiles ne représentent aucun danger.

Nous sommes une équipe de vingt rangers engagés pour veiller au nourrissage et à la santé des animaux, mais surtout pour lutter contre les braconniers. Nous sommes confrontés à deux types de braconnage. Chaque semaine, et parfois chaque jour, un éléphant ou un rhinocéros est abattu au Zimbabwe, des crimes qui viennent alimenter un trafic d'ivoire illégal, mais très organisé